

LE NUMERO 15 CENTIMES

LE NUMERO 15 CENTIMES

Littérature Militaire



On croit quelquefois que les humoristes qui écrivent d'amusantes nouvelles prennent leurs sujets et leurs personnages dans le vaste royaume de la fantaisie et on se dit : « Hein ! et A... ! En a-t-il de l'imagination ! Ou diable va-t-il les chercher ? »

Mon Dieu, point n'est besoin de se mettre pour cela en frais d'imagination. Les humoristes puisent tout simplement dans l'immense réservoir de la vie réelle des situations ou des événements plus comiques que l'on ne saurait les inventer. Jules Moineaux et Courteline n'ont eu qu'à fréquenter les tribunaux ou les administrations pour y trouver le sujet de leurs plus joyeuses productions.

L'éloquence et la littérature militaires offrent, dans ce genre-là, un fond inépuisable. Les rapports d'adjudants, les procès-verbaux de la gendarmerie ont déjà alimenté de copieuses générations de chroniqueurs. Les officiers supérieurs eux-mêmes n'en sont pas exempts. Voici par exemple une lettre de service dont je me garderai de décolorer par aucun commentaire le caractère particulièrement savoureux. Elle est d'ailleurs parfaitement authentique, munie de tous les cachets réglementaires et elle est adressée par un brave chef de escadron devenu commissaire de gare régulier, au médecin-chef de l'ambulance de B... sur-Oise. Consacrée à un drame qui se termina par un coup de fusil, on y lira avec intérêt, exposés avec une précision toute militaire, des considérations sur la morale, l'amour, les responsabilités des chefs, le j'enfentouisme des subalternes et l'initiative d'un soldat de 2e classe.

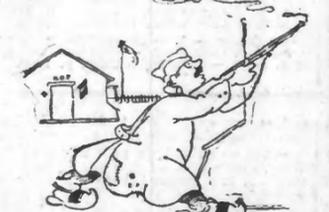
« J'ai l'honneur, écrit le commandant, de vous signaler le fait suivant : Le vendredi 21 mars, à 21 heures, le soldat A..., chef de poste de tirailleurs dans la gare des baraquements et du matériel qui ont été passés en consignation à la Régularité de C..., faisait une ronde dans le cantonnement. Entendant du bruit dans la baraque 10 dont il avait condamné une des portes avec une traverse en bois clouée à l'intérieur et dont l'autre porte était fermée à clef, il se précipita vers la première de ces portes et l'ouvrit. Il entra et surprit le sergent de ravitaillement de votre H. O. E. en conversation intime avec Mademoiselle Laure, du service de l'exploitation de l'H. O. E., salle 8.



« La présence du soldat A... ne dérangea nullement le couple amoureux qui continua ses ébats.

« Le soldat A... vint rendre compte de cet incident à l'officier gestionnaire de la formation qui lui fit prévenir le sergent de garde. Celui-ci fut introuvable. Il alla alors trouver l'infirmerie major qui lui assura que cette affaire ne le regardait plus.

« Revenu vers le régiment, le sergent de garde par les amoureux, il imagina alors de tirer un coup de fusil en l'air (sic). Ceux-ci (re-sic) s'enfuirent aussitôt et le soldat A... put reformer la porte dont la traverse avait cédé sous une violente poussée.



« Les amoureux de l'H. O. E. m'intéressent peu, mais en raison du matériel important et de valeur déposés dans les baraques, je vous serais très obligé de vouloir bien prendre des dispositions voulues pour qu'ils aillent prendre leurs ébats autre part que dans les baraques dont il s'agit.

« On aimerait connaître les « dispositions » que le médecin-chef a pu prendre pour réglementer les ébats des amoureux de son H. O. E. Mes recherches m'ont permis de l'établir. Tout porte à croire d'ailleurs que ce médecin-chef, faisant preuve d'une incurie lamentable et d'un regrettable mépris de la discipline, n'a pas cru devoir les faire passer à la postérité par un ordre du jour formellement motivé.



E. VERMEERSCH.

Un effroyable drame qui resta ignoré

Un rescapé du Nord nous fait le récit de la catastrophe de Saint-Jean-de-Maurienne, où périrent, en 1917, 437 soldats français.

M. Brice, dimanche, M. Maginot, ministre de la Guerre, a inauguré à Saint-Jean-de-Maurienne, le monument élevé à la mémoire des soldats de l'Armée d'Italie qui, dans la nuit du 11 au 12 novembre 1917, furent les victimes de la plus effroyable catastrophe de chemins de fer qu'on ait jamais vue en Europe.

Nous avons rappelé dans quelles circonstances se produisit ce terrible accident qui resta longtemps ignoré — la censure ayant empêché la divulgation de la nouvelle.



LES DEBRIS DU TRAIN AU LENDEMAIN DE LA CATASTROPHE

Bondé de permissionnaires, un train emballé à ras bord, près de Saint-Jean-de-Maurienne, fut pris feu. 437 soldats furent tués et carbonisés. On retira à peine 150 hommes plus ou moins grièvement blessés, des wagons les moins atteints.

Un de ces rescapés habite DOUAL. C'est M. Jules Brice, 39 ans, employé des Postes, originaire de LILLE, qui doit être, à notre connaissance, le seul gas du Nord survivant de la catastrophe.

Voici le récit saisissant qu'il a bien voulu nous faire du drame de Saint-Michel-de-Maurienne :

Un retour en permission « J'étais alors à Vicenze, nous dit M. Brice, au 3e régiment de tirailleurs. Mon tour de permission étant arrivé, je partis pour la France le 11 novembre, avec un millier d'autres permissionnaires.

Jamais voyage ne m'a laissé des souvenirs aussi nets... peut-être est-ce le terrible drame dont je devais être une victime qui les a ainsi fixés dans ma mémoire... En tout cas, je revois avec une singulière précision une quantité de détails. Il était cinq heures, lorsque notre train quitta Vicenze. Il faisait encore très clair. Au passage, les habitants nous saluèrent de grands gestes amicaux... Nous répondions en agitant des mouchoirs, en poussant des hurlements. Avant de franchir le tunnel du Mont-Cenis, on échangea notre locomotive contre une machine électrique. Je me souviens d'avoir suivi cette manœuvre avec intérêt.

Un pressentiment de soldat Dans notre compartiment, mes camarades étaient très gais. Je n'étais un peu moins. J'avais, en effet, rencontré presque un « pays », un territorial originaire du Pas-de-Calais et nous parlions de nos régions endormies. Vous savez que ces conversations-là ne poussaient pas les gas du Nord à la joie et à l'insouciance.

Le train se trouvait au milieu du tunnel, lorsque tout à coup il s'arrêta, immobilisé par une avarie de machine. De longues minutes se passèrent. De la portière, nous voyions le personnel du train s'affairer autour de la machine, tandis que les hommes, de wagon à wagon, échangeaient des propos ou se discrutaient une vague inquiétude. Alors, brusquement, je fus pris d'un étrange pressentiment. J'eus la sensation qu'un danger nous guettait. Je me souviendrai toujours de cette angoisse qui ne se dissipa pas complètement lorsque le train se remit en marche.

Bientôt, nous arrivions à Modane.

Un scandaleux ordre de départ Ici se plaça l'incident dont le « Réveil du Nord » a parlé.

Voici les échos que j'en eus. Le train tardait à partir. Sur le quai, non loin de moi, des officiers s'agitèrent et discutaient avec le mécanicien qui devait nous conduire. Quelques chasseurs attendaient descendus des voitures pour voir « ce qu'il se passait ». Ils nous rapportèrent quelques « tuyaux » qui donnaient fort à penser.

« Le mécanicien, qui depuis 18 ans faisait le trajet sur la ligne, refusait de partir. Le train était trop lourd. La machine, pas assez forte pour retenir le train sur la pente rapide de la vallée de l'Arc... Les freins étaient insuffisants... »

Cependant, on donnait bientôt le signal du départ. Le mécanicien avait reçu, paraît-il, l'ordre formel de partir quand même... et le convoi s'ébranla.

La course à la mort Je « savais » alors, « tout au fond de moi » que nous allions à la catastrophe... mais je

voulais me persuader qu'il n'y avait pas de danger : « que diable ! les ingénieurs savaient ce qu'ils faisaient... ». Et tout à coup, la chose se produisit. Rapidement, je sentis la vitesse du train s'accroître... Puis il y eut quelques heurts assez faibles, des pierres enlèrent la paroi de notre wagon. J'entendis crier : « Au feu ! ». Puis le choc formidable se produisit. Je fus étourdi par un fracas de tonnerre. Je dus perdre conscience de tout pendant quelques minutes... et je me retrouvai assis sous les débris

de la catastrophe. On établit tout cela... mais, à défaut du mécanicien, on ne chercha pas d'autres responsables. Aucune sanction ne fut prise. Une fois de plus, la fatalité eut bon dos.

Il n'y a rien là qui puisse étonner. La vie des hommes, en ce temps-là, ne valait pas bien cher et ne sautait pas qu'à la guerre, les seules fautes, les seules erreurs qui furent jamais châtiées, furent celles des soldats.

— Pas celles des chefs ! R. M.

L'Inauguration du Monument

La cérémonie fut présidée par le Ministre de la Guerre

Saint-Michel-de-Maurienne, 17. — Le Ministre de la guerre, venant inaugurer le monument élevé à la mémoire des soldats morts victimes de la catastrophe de Saint-Michel-de-Maurienne, est arrivé à 9 h. 40, accompagné du Préfet de la Savoie, du général Madelin et de M. Margot, directeur de la Compagnie P. L. M. Il était attendu sur le quai de la Gare par le maire de Saint-Jean-de-Maurienne, M. Borrel, ancien ministre, président du Conseil général, le général Ferris, le Consul général d'Italie, les sénateurs et les députés du département, etc.

Le feu ! Des cris effrayants, des plaintes de partout. Des chasseurs passèrent près de nous... « Attention, leur cria un sergent, pas de bougies, pas d'allumettes... Il y a déjà le feu ! »

En effet, de grandes flammes s'élevaient déjà à l'arrière du train. Nous appelions au secours. On ne nous entendait pas... et tout à coup, je m'aperçus que les débris sous lesquels je me trouvais commençaient à brûler, eux aussi... La chaleur devenait in-



UN DE DEUX WAGONS QUI NE FURENT PAS COMPLETEMENT DETRUITS

tenable... Si j'en avais eu le moyen, je me serais donné la mort à ce moment... Je hurtais... C'est alors qu'enfin on me vit... On me dégagea, ainsi que mon copain du Pas-de-Calais.

Dix minutes plus tard, l'amas de débris qui m'avaient retenu prisonnier n'était plus qu'un brasier.

Vision d'horreur On m'avait porté le long du remblai de la voie. J'étais contusionné sur tout le corps. J'avais plusieurs côtes brisées, la hanche luxée, une épaule démise... Je ne pouvais même plus me traîner... mais je ne sentais pas mes blessures, tant j'étais hypnotisé par l'horreur de ce que je voyais. Les flammes éclairaient l'énorme amoncellement des débris, haut de sept à huit mètres. Des silhouettes faibles s'agitèrent tout autour. Près de moi, des blessés agonisaient. On entendait encore des cris horribles : « Je brûle ! » « Au secours !... » « Maman !... »

Mais bientôt toutes les voix se turent.

Fatalité ! ? M. Brice fut soigné à l'Hôpital 56, à Modane, en compagnie de 143 autres soldats blessés dans la catastrophe. Sa guérison demanda cinq mois.

Il nous a dit, en terminant, l'indignation de ses camarades lorsqu'ils apprirent l'arrêt du mécanicien qui conduisait le convoi. Ce brave homme — un père de huit enfants — fut du reste, acquitté par la suite par le Conseil de Guerre.

Son innocence était trop évidente pour

qu'une condamnation fût possible ! On établit, en effet, que le mécanicien s'était refusé à prendre le départ, mais qu'il avait dû céder à l'ordre formel qui lui donna le commandement militaire de la gare de Modane.

On établit aussi que, contrairement aux règlements, le train total n'avait pas de freins Westinghouse à air comprimé, qu'il ne transportait aucun garde-frein professionnel, et qu'un chef visiteur, à Modane, avait, en même temps que le mécanicien, signalé le danger qu'il y avait à partir dans de semblables conditions.

On établit tout cela... mais, à défaut du mécanicien, on ne chercha pas d'autres responsables.

Aucune sanction ne fut prise. Une fois de plus, la fatalité eut bon dos.

Il n'y a rien là qui puisse étonner. La vie des hommes, en ce temps-là, ne valait pas bien cher et ne sautait pas qu'à la guerre, les seules fautes, les seules erreurs qui furent jamais châtiées, furent celles des soldats.

— Pas celles des chefs ! R. M.

L'Inauguration du Monument

La cérémonie fut présidée par le Ministre de la Guerre

Saint-Michel-de-Maurienne, 17. — Le Ministre de la guerre, venant inaugurer le monument élevé à la mémoire des soldats morts victimes de la catastrophe de Saint-Michel-de-Maurienne, est arrivé à 9 h. 40, accompagné du Préfet de la Savoie, du général Madelin et de M. Margot, directeur de la Compagnie P. L. M. Il était attendu sur le quai de la Gare par le maire de Saint-Jean-de-Maurienne, M. Borrel, ancien ministre, président du Conseil général, le général Ferris, le Consul général d'Italie, les sénateurs et les députés du département, etc.

Le feu ! Des cris effrayants, des plaintes de partout. Des chasseurs passèrent près de nous... « Attention, leur cria un sergent, pas de bougies, pas d'allumettes... Il y a déjà le feu ! »

En effet, de grandes flammes s'élevaient déjà à l'arrière du train. Nous appelions au secours. On ne nous entendait pas... et tout à coup, je m'aperçus que les débris sous lesquels je me trouvais commençaient à brûler, eux aussi... La chaleur devenait in-

tenable... Si j'en avais eu le moyen, je me serais donné la mort à ce moment... Je hurtais... C'est alors qu'enfin on me vit... On me dégagea, ainsi que mon copain du Pas-de-Calais.

Dix minutes plus tard, l'amas de débris qui m'avaient retenu prisonnier n'était plus qu'un brasier.

Vision d'horreur On m'avait porté le long du remblai de la voie. J'étais contusionné sur tout le corps. J'avais plusieurs côtes brisées, la hanche luxée, une épaule démise... Je ne pouvais même plus me traîner... mais je ne sentais pas mes blessures, tant j'étais hypnotisé par l'horreur de ce que je voyais. Les flammes éclairaient l'énorme amoncellement des débris, haut de sept à huit mètres. Des silhouettes faibles s'agitèrent tout autour. Près de moi, des blessés agonisaient. On entendait encore des cris horribles : « Je brûle ! » « Au secours !... » « Maman !... »

Mais bientôt toutes les voix se turent.

Fatalité ! ? M. Brice fut soigné à l'Hôpital 56, à Modane, en compagnie de 143 autres soldats blessés dans la catastrophe. Sa guérison demanda cinq mois.

Il nous a dit, en terminant, l'indignation de ses camarades lorsqu'ils apprirent l'arrêt du mécanicien qui conduisait le convoi. Ce brave homme — un père de huit enfants — fut du reste, acquitté par la suite par le Conseil de Guerre.

Son innocence était trop évidente pour

Verrons-nous prochainement un remaniement ministériel ?

La situation de trois ministres est assez compromise

Paris, 17. — Dans la nuit de vendredi à samedi, écrit l'« Œuvre », on pouvait entendre trois sous-secrétaires d'Etat déplorer à haute voix, la position politique prise par leur président du conseil. C'étaient MM. Rio, Gaston Vidal et P. Lafont : les deux premiers républicains socialistes, le dernier radical-socialiste.

D'autre part, on annonçait que le comité exécutif du Parti Radical était décidé à demander aux radicaux qui font partie du cabinet Poincaré de démissionner. Ces ministres sont : MM. A. Sarraut (colonies), Strauss (Hygiène) et Lafont, déjà nommé (P. T. T.). En cas de refus de démissionner, le Comité demandera à la première réunion plénière de les exclure du parti.

La Belgique, en pleine crise ministérielle

Les socialistes s'opposent à la politique Theunis

Bruxelles, 17. — Un Congrès socialiste extraordinaire est réuni à Bruxelles depuis hier.

Il a voté ce matin un ordre du jour de Vandervelde, disant notamment que le Congrès compte sur l'énergie des élus du Parti ouvrier pour faire une opposition sans merci à tout gouvernement qui, continuant la politique de gouvernement Theunis, prétendrait imposer au pays et à la classe ouvrière le sacrifice de sa mois et l'aggravation des charges militaires, l'émancipation des lois sociales votées au lendemain de la guerre et le vote de mesures législatives contre la liberté syndicale et spécialement contre la liberté syndicale des travailleurs dans les services publics.

L'ordre du jour donne rendez-vous à tous les militants le 22 juillet prochain, pour affirmer, par une manifestation imposante, la puissance de l'organisation syndicale et il termine par ce mot d'ordre : « La conquête de l'Etat, la prise de possession du Pouvoir par les travailleurs ».

Un ordre du Comité de politique extérieure

Bruxelles, 17. — Une réunion organisée sur l'initiative du Comité de politique extérieure a voté un ordre du jour, affirmant la nécessité d'une politique de sécurité basée avant tout sur un accord belgo-franco-rhénan.

Un estomac magasin

Londres, 17. — Le « British Medical Journal » publie un article d'un docteur Brand, qui relate un cas extraordinaire de capacité stomacale. Il raconte, en effet, que dans l'estomac d'une jeune femme de 27 ans, on a découvert les objets suivants : 16 clés, 2 pièces de monnaie, 3 épingles de sûreté, dont une ouverte, 1 bouton, 1 taille-crayon. Le plus curieux de l'histoire, c'est que malgré tout cela, la personne en question, une fois opérée, se trouve tout à fait bien.

Muse Lilloise ACTUALITE

L' Pain Chéron

On veut l'imposer à Lille

Qu'est-ce que le pain chéron ? C'est la farine contenant d'abord tout le son et mélangée avec de la farine ou de seigle ou d'orge ou d'avoine. (La Presse.)

AIR : Les cinq clochers de Tournai

— Jour de la vie... l'est-ce l'as Charlotte ? Te v'la l'air tout caché-perdu. Dis-m'en un peu pourquoi qu' te trotte, Est-ce que par malheur t'arrot fu Nun ! dit un comère,

J'us t'in colère Pius qu' j'ai vu sur l' « Réveil » de ch' matin Et qui m'a dit que t'as point de vie chère t'as veut tripoter noi' pain.

Ch'est Chéron, in cher et in hausse, Qui trouvi qu' noi' pain n'est trop bon, Et veut nous faire payer la sausse in nous donnant du « Pain Chéron » :

Fait d'eune farine Avé d' l'avoine, du riz, seigle et du son, Awi ch' pain-là voisine D'viendra dur comm' du cron.

Le pain qu' nous mangeons, lon d'ér de l'Est d'la trop mélangé comm' cha (cooque Et m' d' l'air pus qu' t'as dins m' bouque Avec sin pain « Chéron-kaka.

Qu'est-ce qu' j'vas prinde Et m' d' l'air pus qu' t'as dins m' bouque Un pain « Ch'est rond » j' sais bien qu' ch' est Du pain Chéron, ça vint D' l'air d' cimint arrié.

Chéron fait du Ch' onduouhache l'Ch'est incoer' in l'air mal Surmint, si m' l'éto à s' place Je m' soing'nos au « Rührdonal » Qui l'isch tranquille Tous les pins d' Lille, On est déjà bien assez dins l' pétrin J' vos point point qu' cha sot utile Qu' nous passons l' goût du pain.

Ch'est pourtant comm' cha, répond l'aut' Seulmint pour nous ch'est malheureux Et l' boullinger, ch' n'est point de s' faute, Pour li ch'est assez innoyeux.

Au prix qu' cha coûte l' Pain n' s'ra qu'eune croûte La m'le... du pain, ma foi, cha s'ra chéron Tant qu' il n' s'in doute.

Ch'est pourtant comm' cha, répond l'aut' Seulmint pour nous ch'est malheureux Et l' boullinger, ch' n'est point de s' faute, Pour li ch'est assez innoyeux.

Au prix qu' cha coûte l' Pain n' s'ra qu'eune croûte La m'le... du pain, ma foi, cha s'ra chéron Tant qu' il n' s'in doute.

Ch'est pourtant comm' cha, répond l'aut' Seulmint pour nous ch'est malheureux Et l' boullinger, ch' n'est point de s' faute, Pour li ch'est assez innoyeux.

Au prix qu' cha coûte l' Pain n' s'ra qu'eune croûte La m'le... du pain, ma foi, cha s'ra chéron Tant qu' il n' s'in doute.

Ch'est pourtant comm' cha, répond l'aut' Seulmint pour nous ch'est malheureux Et l' boullinger, ch' n'est point de s' faute, Pour li ch'est assez innoyeux.

Au prix qu' cha coûte l' Pain n' s'ra qu'eune croûte La m'le... du pain, ma foi, cha s'ra chéron Tant qu' il n' s'in doute.

Ch'est pourtant comm' cha, répond l'aut' Seulmint pour nous ch'est malheureux Et l' boullinger, ch' n'est point de s' faute, Pour li ch'est assez innoyeux.

A Isbergues, un jouet exp'csa dans les mains d'un enfant

L'inferral instrument était signé « Made in Germany »

A Isbergues (Pas-de-Calais), le petit Paul Dervillers, trois ans et demi, jouait avec un pistolet à lancer des boules de caoutchouc. Il eut la malencontreuse idée de frapper son arme avec un marteau. Une explosion se produisit et l'enfant eut les cinq doigts de la main gauche enlevés.

Il fallut appeler un médecin qui jugea nécessaire l'amputation de la main du pauvre bébé.

Dans les débris de la croûte, on découvrit la trace d'un détonateur en cuivre et sur une des faces du jouet, la signature « Made in Germany ».

Le bandit Delval en pr'son à Béthune

Il occupe la cellule qu'habita Abel Pollet

Nous avons signalé hier l'arrivée à Béthune, solidement encadré et ligoté, du bandit Marcel Delval, qui tua deux gendarmes de Cambrai et le chef de la police d'Elst à Toulon.

Delval a été incarcéré à la prison de Béthune. Il occupe la cellule habitée autrefois par un autre sinistre bandit, Abel Pollet, dont tous, dans notre région, ont encore en mémoire les sanglants exploits.

Encore une manifestation des « Camelots du Roi »

Ils troublèrent une cérémonie des Amis de l'Instruction publique

Marseille, 17. — Une cérémonie avait été organisée cet après-midi par vingt sociétés des « Amis de l'Instruction publique », au Parc Armand, Châteauneuf.

Au moment où le cortège passait sur le Prado, un groupe de manifestants, armés de cannes, s'avancèrent au-devant du cortège en criant : « Vive le Roi ! »

Une lettre boucoulade se produisit, mais la police rétablit l'ordre aussitôt. Aucune arrestation n'a été opérée.

Un porteur de journaux a été tué par un camion à Ploegstert

Samedi, vers 14 heures, M. Victor Buté, âgé de 39 ans, porteur de journaux, demeurant à Ploegstert, route d'Armentières, revenant à bicyclette de Warneton, lorsqu'il arrivait à un kilomètre du bourg, il rencontra un camion appartenant à M. Dumont-Dumortier, bras-armé à Comines, sous les roues duquel il tomba pour une cause non déterminée. Une roue du lourd véhicule lui passa sur le thorax, provoquant la mort instantanément.

Le malheureux père de 3 enfants, avait quitté le tissage il y a environ six mois, pour raison de santé.

On jouait « Biribi » DES GENS MANIFESTERENT ET IL Y EUT UNE BAGARRE

Toulouse, 17. — Hier soir, au Théâtre des Variétés, on donnait une représentation de « Biribi », plusieurs spectateurs, au moment où sur la scène, on montrait un officier que les disciplinaires mettent en joue, se sont livrés à des manifestations en sens divers ; ils ont été expulsés de la salle.

Une bagarre s'est ensuite produite dans les couloirs du théâtre, au cours de laquelle plusieurs personnes ont été arrêtées.

Prouesse sportive fort audacieuse

Une auto a monté les escaliers de Laon

On sait qu'un escalier de 270 marches relie la gare de Laon à la Vieille Ville, située sur un plateau élevé.



M. ONEDAILLE sur son auto-chenille gravissant l'escalier de la gare de Laon à la ville (270 marches).

Dans le coin à droite : M. ONEDAILLE.

Un sportman de la ville, M. ONEDAILLE, entreprit de gravir cet escalier, sur une auto-chenille. Cette épreuve réussit pleinement et à trois reprises, l'audacieux automobiliste la renouvela.

Nous sommes heureux de publier une photo rendant cette étonnante prouesse sportive.